

DEUX PEINTURES

DE

VASES GRECS



2

DEUX PEINTURES

DE

VASES GRECS

DE LA

NÉCROPOLE DE KAMEIROS

ÉTUDES PAR

W. FRÖHNER

AVEC TROIS PLANCHES ET UNE VIGNETTE

PARIS

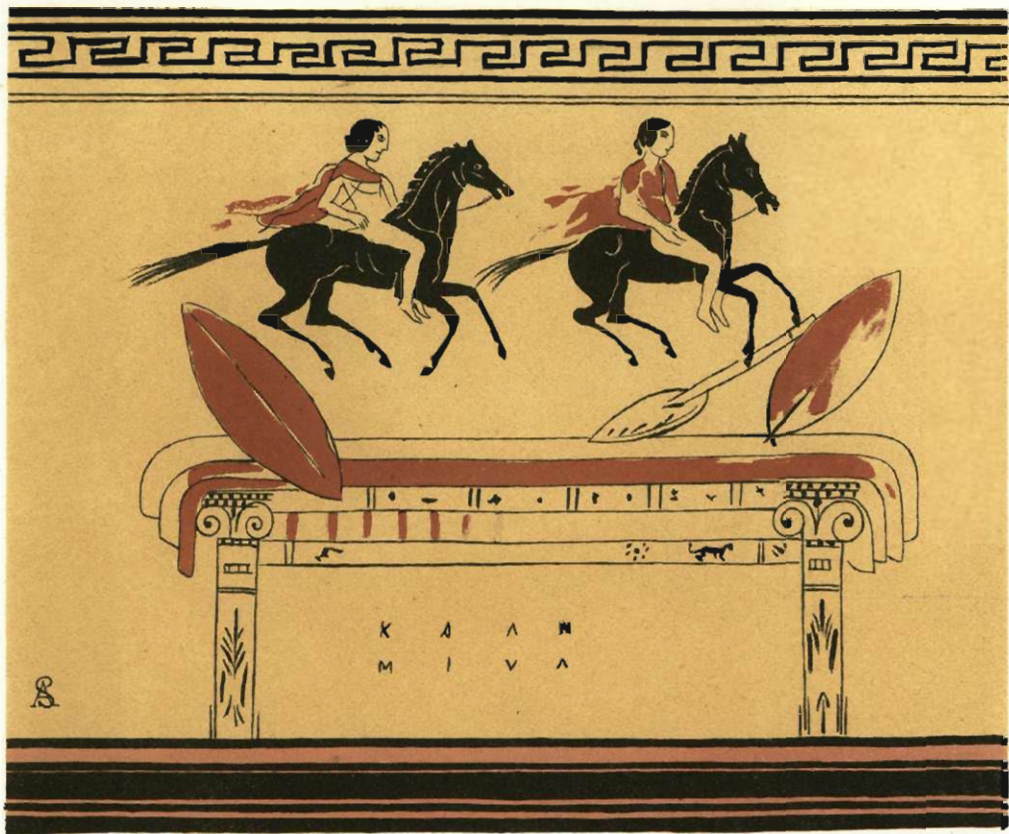
J. BAUR ET DÉTAILLE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

10, RUE DES BEAUX-ARTS, 10

—

1871







## THÉOXÉNIE DES DIOSCURES

Les deux peintures grecques dont je me propose de donner l'interprétation, furent découvertes, en 1865, dans la nécropole de Kameiros (1). Mon ami, M. Auguste Salzmänn, qui a eu le mérite d'explorer, avec un plein succès, le territoire de cette ville, et qui depuis plusieurs années met au service de la science ce que ses fouilles ont produit de plus remarquable, a bien voulu me permettre de détacher deux planches de son grand ouvrage (2) et d'en faire le sujet d'un mémoire spécial. C'est là une abnégation si rare chez un savant, intéressé à ne pas déflorer ses livres, que je dois commencer par lui témoigner publiquement toute ma gratitude.

La scène que représente la première planche, se trouve sur un petit vase du genre des lécythus athéniennes à fond blanc (3). Bien que l'exécution de cette peinture n'ait pas la pureté correcte et recherchée du beau style, le dessin ne se distingue pas moins par une élégance charmante. L'invention artistique a quelque chose de hardi, d'insolite, qui choque le bon sens, mais qui plaît à l'œil. Les couleurs, noire et rouge tendre, dont le peintre a fait usage, prêtent aux figures une

(1) Elles font aujourd'hui partie du Musée britannique.

(2) *Nécropole de Camiros (île de Rhodes). Journal des fouilles exécutées pendant les années 1858 à 1865.* Paris, Baur et Dédaille, 1868. Livraisons 1 à 7 (grand in-folio).

(3) JAHN, *Münchener Vasen. Einleitung*, p. xxiii.

certaine animation, en même temps qu'elles tranchent, avec un singulier éclat, sur la couverte laiteuse du vase. Il est reconnu que les monuments céramographiques pour lesquels on employait ce procédé ne sauraient être antérieurs à l'époque des successeurs d'Alexandre.

Quant au sujet, rien de plus facile à expliquer (1). Un lit de repos, richement décoré et garni de trois ou quatre tapis superposés, occupe toute la partie inférieure de la composition. Le bois du lit, notamment les deux pieds (*fulcra*), couronnés de volutes ioniques, est incrusté d'ébène et d'ivoire. Nous avons là un échantillon de ces *lecti eburnei* ou *eburati*, tant de fois mentionnés par les auteurs latins. Les montants sont ornés de palmettes; sur la traverse on aperçoit une frise d'animaux, espèce de *zophorus*, qui paraît se rapprocher des œuvres d'art de l'ancien style (2). Les deux matelas (*κνέφαλα*, *culcitæ*) de la kliné sont, le premier brodé sur le devant, le second revêtu d'une étoffe rayée. Au-dessus s'étalent de splendides couvertures (*στρώματα*), teintes de pourpre, une peau de mouton (? *κώδιον*) et deux coussins (*ὑπαγκώνια*) à taies rouges : complément indispensable, car les anciens, pour être commodément couchés, avaient l'habitude de s'accouder sur des oreillers. En voyant ce gracieux tableau de genre, qui ne se rappellerait les vers d'Ovide (3) :

In medio torus est de mollibus uluis  
Ipositus lecto, sponda pedibusque salignis.  
Vestibus hunc uelant, quas non nisi tempore festo  
Sternere consuerant.

où la couchette de Philémon et Baucis forme un contraste si frappant avec la magnificence du lit d'apparat peint sur notre lécythus? Par un oubli de l'artiste, les deux bras (*ἀνάκλιντρα*) du meuble n'ont pas été indiqués; c'est que les peintres de vases, surtout à l'époque de la décadence, se contentaient souvent d'ébaucher les principaux traits d'un tableau, sans trop s'attacher à la précision des détails. Il suffit de feuilleter le premier recueil venu pour trouver de cette négligence plus d'exemples qu'on ne voudrait.

(1) Je n'ai pas encore vu le mémoire de M. Charles Newton : *The Dioscuri on a Rhodian vase*, inséré dans le 9<sup>e</sup> vol. de la nouvelle série des *Transactions of the Royal Society of Literature*.

(2) Comparez surtout les lits de Danaé (WELCKER, *Alle Denkmäler*, t. V, pl. 16), d'Alcmène (GERHARD, *Miroirs*, pl. 125) et celui, également orné d'incrustations d'ivoire, qu'on voit sur un aryballe de l'ancien Musée Blacas (*Elite céramogr.*, t. II, pl. 23<sup>a</sup>). Dans les inventaires du Parthénon, on rencontre fréquemment des lits de Chios et de Milet (*κλῖναι Χίουργεῖς*, *Μιλήσιουργεῖς*), ainsi que des pieds de lit argentés (*κλινῶν πόδες ἐπάργυροι*). BOECKH, *Staatshaus-haltung der Athener*, t. II, 153 et suiv.

Qu'il me soit permis de corriger, à cette occasion, une erreur séculaire et que j'ai moi-même partagée dans mes *Inscriptions grecques du Louvre* (n<sup>o</sup> 130). Depuis Spon, on lisait le nom propre d'une stèle rapportée de l'Archipel par le marquis de Nointel : Βοιτηγός (*Corpus* 2135). Lorsque, l'an dernier, j'examinai le marbre dans les magasins du Louvre, je fis enlever la couleur rouge qui recouvrait les lettres et je reconnus sans peine que la véritable leçon est celle-ci : Τι(βέριος) Βοιτηγὸς Ἐρμῆς, κλεινοπηγὸ[ς], νεώτερος [ἐ]νθάδε κ[ε]ῖμαι. παροδείτα χαῖρε.

(3) *Métamorphoses*, l. VIII, 655-658.

L'inscription ΚΑΛΗ ΜΙΥΑ, tracée dans le champ, est une de ces exclamations que l'on trouve si fréquemment sur les poteries grecques et qui n'ont nul rapport avec le sujet. Si ma lecture, καλή Μυῖα, est juste, ce serait un hommage rendu par quelque adorateur indiscret aux aimables qualités d'une femme qui portait le nom de *Myia* (mouche). On sait d'ailleurs combien ce nom propre était commun. Chez les Romains, il était porté par des hommes (*Musca*) (1); la petite chienne d'Auch, dont on vient de retrouver l'épithaphe (2), s'appelait Myia. Aujourd'hui encore, M. Salzmänn me l'a assuré, le mot Μυῖα est une des flatteries intimes que les familles grecques de l'île de Rhodes adressent aux enfants.

Avant d'examiner la partie supérieure du tableau, n'oublions pas de tenir compte de l'objet, d'invention tout orientale, déposé sur l'oreiller de droite. C'est un chasse-mouche (*ψακίς*, *flabellum*) en forme de feuille, garni d'un long manche; sur les peintures de vases et d'autres monuments, on rencontre très-souvent des éventails portés par des personnes attablées ou par leurs esclaves.

Jusqu'ici — on le voit — rien qui ne fût déjà connu; mais le reste de la composition va présenter un intérêt tout nouveau.

Deux adolescents nus, montés sur des chevaux noirs, planent dans l'air et s'arrêtent juste au-dessus de la kliné, sur laquelle ils paraissent vouloir s'installer. Leurs chlamydes de pourpre flottent au gré du vent. Leurs montures, fougueuses, de noble race, marchent au galop; — les oreilles dressées, la bouche ouverte, comme si elles hennissaient, elles descendent vers le lit. Chez les Grecs, aussi bien que chez d'autres peuples anciens, le hennissement du cheval était de bon augure.

Les jeunes cavaliers qui ont le pouvoir de traverser ainsi les régions aériennes, sont les Dioscures. Il n'y a pas de doute possible à cet égard, quoique certains détails de notre peinture ne se trouvent pas précisément d'accord avec la tradition. Un bas-relief, découvert à Larisse, en Thessalie, et qui représente une scène analogue, — nous aurons l'occasion d'en parler tout à l'heure, — porte la légende : τοῖς θεοῖς μεγάλοις, *aux grands dieux*: qualification qui, en beaucoup de localités, était le titre officiel des Dioscures. Avant d'aborder le fond de la question, je ferai remarquer que les divinités arrivent par le côté gauche; ce détail a son importance, car, pour être d'un présage heureux, tout ce qui émanait des dieux devait prendre la direction de gauche à droite.

Un passage de l'historien Denys d'Halicarnasse nous apprend que l'on prêtait aux Dioscures les traits de deux enfants (3), à peine parvenus à l'âge de la puberté, mais plus beaux et d'une taille plus élancée que les simples mortels. Cette description

(1) ELLENDT, *De cognomine Romano*, p. 42.

(2) *Hermes*, I, 68. *Philologus*, XXV, 136. — Φιλέμυα, nom propre d'homme, dans une inscription de Cotinaum (PERRON, *Exploration de la Galatie*, p. 418).

(3) L. VI, 13. Voir aussi : PAUSANIAS, V, XIX, 2.

convient à merveille aux personnages du vase de Rhodes; de plus, les manteaux de pourpre font partie du costume habituel (1) des divins frères. Le pétase suspendu à la nuque du second cavalier (ne faut-il pas plutôt y voir un pli de sa chlamyde?) a également sa raison d'être : c'est le chapeau des éphèbes; sur un vase du Musée Blacas (2), les Dioscures sont coiffés, l'un d'un chapeau blanc, l'autre d'un chapeau noir. Ici, toutefois, aucun signe particulier ne distingue les deux jumeaux; nous ferons bien de nous en tenir à l'usage des anciens eux-mêmes, qui les appelaient les *deux Kastor* (τῶ Καστορε), sans se préoccuper de leur nom individuel.

Les Dioscures étant la personnification de l'étoile du matin et de l'étoile du soir, on les représentait généralement avec leurs coursiers. Pour franchir les espaces du ciel, il ne suffisait point d'être un dieu; les grands astres, le soleil et la lune, ne figurent guère sur les monuments antiques sans leur cortège obligé de chevaux ou de bœufs d'attelage. Le poète Alcman, dans un de ses hymnes (3), appelle les Dioscures *dompteurs de poulains impétueux, doctes cavaliers* (πῶλων ὠκέων δματῆρες, ἱππόται σοφοί), et leurs montures, Xanthos et Kyllaros, ont acquis une véritable célébrité. Seulement, d'après une croyance très-répandue, ces chevaux étaient blancs; τῶ λευκοπῶλω est l'épithète constante des fils de Léda, et je ne connais que peu d'exceptions à cette règle (4). Le peintre de notre lécythus s'est affranchi des entraves de la légende, peut-être dans un but artistique, car le fond blanc sur lequel il travaillait réclame, pour être supportable, l'application de couleurs vigoureuses.

Je viens de citer un monument qui offre de nombreux points de contact avec le vase de Kameiros. Recueilli en Thessalie, il fait depuis neuf ans partie des collections du Louvre (5). C'est un bas-relief assez grossièrement sculpté (voir pl. III), et détérioré sur presque toute sa surface. Mais on reconnaît à première vue que l'ouvrier a dû s'inspirer d'un original du meilleur style de la statuaire grecque : les traditions d'une grande époque de l'art ont beau s'affaiblir ou se perdre, elles laissent derrière elles un reflet qui, pendant des siècles, éclaire et embellit jusqu'aux plus infimes productions de la décadence.

La scène représente l'intérieur d'un temple orné de deux pilastres. Un *biclinium* assez élevé, garni d'un matelas, de deux oreillers et d'un tapis, y est dressé, et sur le devant on aperçoit une table dont les pieds se terminent en pattes de lion. Sur

(1) PAUSANIAS, IV, XXVII, 2 : χλαμύδας πορφυρᾶς ἐνδύοντες. — JUSTIN, XX, 3 : *Coccineis pahudamentis*.

(2) ΠΑΝΟΦΚΑ, *Musée Blacas*, p. 82 (pl. 28).

(3) BERGK, *Poetae lyrici graeci*, p. 822 (3<sup>e</sup> édition).

(4) THÉOCRITE, *id.* XXII, 34 (*Scholia*, p. 432, éd. Ahrens). — Groupe de Dipoinos et Skyllis (vers la 54<sup>e</sup> olympiade) : les chevaux en bois d'ébène, incrusté d'ivoire (PAUSANIAS, II, XXII, 5). — Un vase, publié dans les *Transactions of the Royal Society of Literature*, 2<sup>a</sup> series, t. IV, 289 (Londres, 1853), représente deux hoplites assis, l'un sur un cheval blanc, l'autre sur un cheval noir; ce sont très-certainement les Dioscures. Comparez l'hydrie du *Museum Gregorianum*, t. II, pl. 8, 2<sup>b</sup>.

(5) FRÖHNER, *Inscriptions grecques du Louvre*, n<sup>o</sup> 16. Le marbre a été dessiné et surmoulé pour plusieurs savants qui se proposaient de le publier; malgré cela, je le crois inédit.

cette dernière, trois brioches sont rangées entre deux gâteaux affectant la forme d'une pyramide (ὁ πυραμοῦς). Au premier plan se voit un petit autel (1), sur lequel un homme drapé dépose une offrande; une femme, probablement la sienne, placée à l'extrémité du bas-relief, lève le bras droit dans l'attitude de l'adoration, en même temps qu'elle porte ses regards vers trois divinités qui arrivent en ce moment. Les Dioscures à cheval, vêtus chacun d'un chiton court, serré à la taille, et d'un manteau flottant, entrent par le côté gauche. Ils viennent d'assister à quelque combat victorieux, car la déesse de la Victoire les accompagne, une couronne entre les mains, les ailes déployées, le corps enveloppé d'une tunique talaire (2). Le fronton du sanctuaire est rempli par le buste drapé du Soleil, coiffé d'une couronne radiée et flanqué de quatre chevaux en saillie, dont les protomes seules sont visibles. Il n'est pas facile d'interpréter la légende de cette stèle (3) : [τοῖς θεοῖς μεγάλοις Δανάα τσουεῖται[μ...], à cause d'un nom propre barbare et de plusieurs incertitudes de lecture.

Tel est, en peu de lignes, le résultat d'un examen attentif des deux monuments. Il ne s'agit plus que de rapporter les effets à leur cause et de rechercher dans quel but et en vertu de quel droit les Dioscures viennent prendre place sur le lit qu'on leur a préparé.

Les divinités anciennes, et surtout les fils de Léda (4), ont souvent accepté l'hospitalité des hommes. Un jour, les Dioscures vinrent frapper à la porte d'un citoyen de Sparte, du nom de Phormion, le même qui était devenu propriétaire de leur maison paternelle. « Nous sommes des étrangers, dirent-ils, car nous arrivons de Cyrène; te plairait-il de nous donner une chambre pour y passer la nuit? » et, sans lui laisser le choix, ils lui désignèrent la pièce qu'ils avaient habitée autrefois, lorsqu'ils séjournèrent encore parmi les mortels. Phormion mit toute sa maison à leur disposition, excepté cette chambre, qui, dans ce moment-là, était occupée par sa fille. Le lendemain matin, la vierge avait disparu, elle et ses servantes, et à sa place on trouva *les statues des Dioscures avec une table* (τράπεζα), *chargée d'un bouquet de silphium* (5).

Nous n'avons pas à apprécier la valeur mythologique de ce conte étrange; pour peu que nous en détachions les renseignements qui pourront servir de commentaire au vase de Kameiros, notre but sera rempli.

Les objets abandonnés dans la maison de Phormion ne sont pas dus au hasard; ils constituent un ensemble dont les différentes parties s'expliquent mutuellement.

(1) Σωτήριον ἀνάκον τε Διοσκουδρον ἔδε βωμός. Inscription d'Athènes [au Louvre]. FRÖHNER, l. c., n° 15.

(2) Sur un vase Hamilton, la Victoire (et non la Nuit) plane entre les Dioscures, s'appuyant sur le bras de l'un et offrant une ténie à l'autre. HIRT, *Bilderbuch*, p. 196 (pl. 26, 14).

(3) Dans la *Revue archéologique*, 1862, t. II, 324, on prend τὸ ἐνεῖται[μ] pour une forme dialectique de τὸ ἀνάθημα.

(4) HÉRODOTE, VI, 127. PINDARE, *Néméennes*, X, 49.

(5) PAUSANIAS, III, xvi, 2. 3. MEINER, *Fragmenta comicorum graecorum*, t. II, pars II, 1227 et suiv.

Les statues, cela est certain, avaient été déposées sur le lit même de la jeune fille (1), dans l'attitude de deux personnages attablés. Devant elles se trouvait placée une de ces petites consoles à trois pieds (2), artistement ouvragées, dont nous venons de voir un échantillon sur le marbre de Larisse : les divinités étaient donc censées prendre un repas. Quant au bouquet de silphium, on sait avec quelle passion les anciens aimaient à porter à la main soit des couronnes, soit des fleurs et des fruits (3).

Un fragment, malheureusement très-mutilé, des *Philippiques* de Théopompe de Chios (4), rapporte un détail analogue. Il est relatif au même personnage auquel les Dioscures ont laissé de si aimables souvenirs de leur passage à Sparte. Voici ce qu'on y lit : « Un jour que Phormion célébrait *les Théoxénies*, les Dioscures vinrent l'inviter à se rendre à Cyrène auprès du roi Battus. *Il se leva de table, une tige de silphium à la main.* » On le voit, ce récit, quoique incomplet, rentre tout à fait dans l'ordre d'idées qui nous intéresse. Les Dioscures étaient en grande vénération dans l'ancienne Cyrénaïque; ils y possédaient un temple spécial, et une fête annuelle avait été fondée en leur honneur par le roi Battus (5). Or, le silphium, cette plante précieuse dont la récolte constituait une des principales sources de la richesse publique de Cyrène et que nous rencontrons sur les belles monnaies de cette ville, n'a ici qu'une signification symbolique. Mais, ce qui est plus important, c'est d'apprendre que les dieux de l'hospitalité étaient l'objet d'un culte, probablement traditionnel, dans la maison de Phormion; qu'ils assistaient en personne à la fête qu'on leur préparait et que cette fête s'appelait « les Théoxénies. »

Une autre tradition (6), dont il serait présomptueux de vouloir garantir l'authenticité, vient cependant corroborer les deux premières. On raconte que l'armée de Jason, après avoir livré une bataille heureuse, réclama l'arriéré de la solde qui lui était dû. Ne sachant où se procurer de l'argent, Jason recourut à une ruse afin d'obtenir de sa mère un prêt qu'elle lui aurait infailliblement refusé s'il avait osé avouer ses embarras. Il répandit le bruit qu'il ne devait la victoire qu'à l'intervention personnelle des Dioscures et qu'il avait promis de les inviter à un festin, eux et tous les officiers de sa troupe. Sans se douter de la fraude, la reine mit tout son zèle à contribuer à l'accomplissement de ce vœu, et, aussitôt l'ordre fut donné de porter au camp les tables de crédence (*πράπεζαι*) avec la vaisselle d'or et d'argent, c'est-à-dire les cratères

(1) Pausanias ne précise pas; il dit simplement : ἐν τῷ οὐκίματι εὐρέθη.

Weleker, dans sa *Mythologie grecque*, t. II, 422 (note), dit : « Die Gegenwart der Götter beim Mahl der Theoxenien wurde schwerlich symbolisch, etwa durch ein Leetisternium, eindringlich gemacht. » Pourquoi pas?

(2) *Mensa tripes*, ou peut-être *mensa delphica* (Cicéron, *Verr.*, IV, LIX, 131).

(3) ATHÉNÉE, I. XII, p. 553-554.

(4) Conservé par SUDAS, III, p. 624. Il ne figure pas dans les *Fragmenta historicorum graecorum* de la collection Didot; mais M. Meineke lui a consacré un commentaire de plusieurs pages dans ses *Fragmenta comicorum*, t. II, n. 1228-1230.

(5) Ἐπιφανὴς ἀγούσῃ εἰ Κυρηναῖοι τὰ Διοσκουρεῖα Βάττου πρώτος καταδείξαντος τὴν εὐχὴν (*Schol. Pindari, Pyth.*, V, VI, p. 378, éd. Böckh).

(6) POLYENUS, *Strategicon*, VI, 1, 3.

et les plus belles coupes (*ἐκπώματα*). Le banquet, on le pense bien, n'eut pas lieu, car Jason employa les matières précieuses à régler la paye de ses soldats; mais les préparatifs de la fête constatent l'usage qu'avaient les anciens d'inviter les Dioscures à souper et de déployer un luxe princier pour faire honneur à d'aussi nobles convives. C'est pour cela que le poète Bakchylidès, engageant les mêmes divinités à venir partager son repas, juge nécessaire de s'excuser de sa pauvreté : « Vous ne trouverez chez moi, dit-il, ni quartiers de bœufs, ni vases d'or, ni tapis de pourpre (*πορφύρεισι τάπητες*); mais un bon cœur, des chansons charmantes et, dans des gobelets de Béotie, un vin agréable » (1).

Ajoutons tout de suite que les Dioscures semblent avoir préféré les plats variés au menu ordinaire des poètes. Le déjeuner que les Athéniens leur offraient tous les ans au Prytanée (2), se composait de quatre services : une tranche de fromage, un gâteau de farine d'orge, une assiettée d'olives mûres, recueillies au pied des arbres d'où elles étaient tombées d'elles-mêmes (3), et une botte de poireaux. Nous avons déjà signalé les friandises de toutes sortes qui figurent sur le bas-relief du Louvre et que l'on peut comparer à celles des *necrodipna*.

A mesure que l'on pénètre plus avant dans la question, les faits se multiplient, se soutiennent les uns les autres, et les moindres détails gagnent de l'importance en se groupant autour d'une idée qui les féconde. Un décret, autrefois encastré dans le mur d'enceinte de la citadelle de Paros, d'où il fut retiré en 1832, se rapporte à un nommé Killos, fils de Démétrios, qui, après avoir été élu premier magistrat (polémarque) de la ville, fut chargé de sacrifier aux Dioscures lors de la fête des Théoxénies (4). Pour donner plus d'éclat à la solennité, il réunit toute la population dans un grand banquet qui eut lieu au gymnase. Il n'est pas sans intérêt d'apprendre qu'à l'occasion d'un repas offert aux divinités, on pouvait inviter d'autres convives que les dieux; la légende de Jason nous a déjà fourni une preuve irrécusable de cette coutume; d'autres ne tarderont pas à suivre.

A Agrigente, comme dans toutes les colonies doriennes, les Dioscures étaient l'objet d'un culte public. D'après une supposition, peu vraisemblable du reste, la troisième ode olympique de Pindare, adressée à Théron, prince de cette ville, aurait été chantée le jour même de leur fête. « Quant à moi, s'écrie le grand poète (5),

(1) ATHÉNIENS, *Banquet des Sophistes*, l. XI, p. 500<sup>a</sup>. (BENCK, *Poeta Lyrici*, p. 1236, ed. tertia.)

(2) ATHÉNIENS, *Banquet des Sophistes*, l. IV, p. 137 : ἔσαν τοῖς Διοσκουροῖς ἐν πρυτανείῳ ἄριστον προτιθῶνται, ἐπὶ τῶν τραπέζων τίθενται etc. Il y avait donc deux tables, une pour chaque Dioscure.

(3) De nos jours encore, les olives tombées d'elles-mêmes passent pour les meilleures, et l'huile vierge qu'elles produisent est spécialement réservée à l'usage de l'Église. Dans toutes les îles de l'Archipel on étend, pour les recueillir, des nattes sous les arbres. Les anciens appelaient ces fruits πτώματα ἐλαιῶν; voir *Harpocraton*, s. v.

(4) ... ὧν τε πολέμαρχος ἀφειθεὶς καὶ [τυ]χόντος αὐτῆ τοῦ ἱεράζειν τοῖς Διοσκ[ουροῖς] ἐν τῇ θυσίᾳ τῇ γινομένη τοῖς Θεοξενίαις, [βουλόμενο]ς συναπαύξειν τοῖς θεοῖς τὴν πανή[γυρον] [κ]α[ὶ] ἅπαντας μετέχειν τῶν ἱερῶν, ἐπελθῶ[ν τὸν] δῆμον ἐπαγγέλλεται δημοθρονησῆναι [ἐν τ]οῖς Θεοξενίαις, δεδέχθαι..... τὴν [δὲ] δημοθροινίαν συντελέσαι αὐτὸν ἐ[ν] τῇ γυμνασίῳ. *Corpus* 2374<sup>a</sup> (t. II, 1074).

(5) V. 38-41.

l'esprit me pousse à le dire : la gloire s'est attachée à Théron et à toute la famille d'Emmènes, grâce aux Tyndarides, nobles cavaliers. Les dieux récompensent ainsi ceux qui, plus souvent que les autres mortels, *leur dressent des tables hospitalières* (1), et dont l'âme pieuse observe les rites sacrés des bienheureux. » Les commentateurs anciens de Pindare fournissent à propos de ces vers une foule de renseignements plus ou moins exacts. Le titre (εἰς Θεοξένια) qu'ils mettent en tête du poème (2), leur sert de prétexte pour établir une distinction philologique entre le ξενισμὸς qui s'appliquerait plus exclusivement aux honneurs rendus aux Dioscures (3), et les *Théoxénies* qui seraient un repas public offert par les Dioscures à tous les dieux réunis (4). Je ne voudrais pas être injuste envers les savants modernes, mais je doute qu'ils aient obtenu un résultat considérable en cherchant à justifier de pareilles subtilités et à les entourer de preuves. Qu'il y ait eu plusieurs fêtes de ce genre, l'une consacrée aux Tyndarides seuls, les autres à un choix de divinités, cela est certain ; mais qu'on ait pu les distinguer au moyen de deux noms à peu près identiques, voilà ce qui me semble plus difficile à admettre (5), d'autant plus que les écrivains grecs, cités dans ce mémoire, appellent à plusieurs reprises le repas des Dioscures « Θεοξένια », sans qu'il soit question d'autres dieux qui y prennent part.

Au lieu de discuter les écarts d'une fausse sagacité, j'aime mieux noter les détails nouveaux que nous devons aux scolastes des Olympiennes. Selon eux, la fête dont il s'agit était célébrée à jour fixe (6), et l'on y pratiquait l'hospitalité dans la mesure la plus étendue. Elle devenait ainsi une πανήγυρις (7), une sorte d'assemblée générale, à laquelle se rendaient non-seulement les citoyens d'Agrigente, mais les étrangers, certains d'avance de trouver ce jour-là un bon accueil (8). La générosité du magistrat de Paros n'avait donc rien d'insolite ; il ne faisait que suivre l'exemple donné dans d'autres villes et qu'il n'était assurément ni le premier, ni le dernier à imiter. De plus, en dehors du peuple admis au repas des Dioscures, on engageait quelquefois des êtres supérieurs avec lesquels, pendant leur séjour sur la terre, les fils de Léda avaient eu des rapports de parenté ou d'amitié. C'était uniquement pour leur épargner l'ennui de manger seuls. D'après les savants d'Alexandrie, Hélène (9) et

(1) ξένια: τραπέζαι.

(2) *Schol.*, p. 90.

(3) ὅτι ἡ γυναιμένη θυσία τοῖς Διοσκουροῖς ξενισμὸς λέγεται (p. 104).

(4) οὗτοι δὲ (οἱ Διοσκουροί) ἑορτὴν ἕξασρον ἦν διὰ τὸ πρὸς πάντας τοὺς θεοὺς γίνεσθαι Θεοξένια ἐκάλουν, οἶονεὶ ξένια καὶ τραπέζαν τῶν θεῶν (p. 91). — Hesychius, s. v. : Θεοξένια, κοινὴ ἑορτὴ πᾶσι τοῖς θεοῖς.

(5) L'opinion contraire, soutenue par Boeckh (*Explicatio Pind.*, p. 135, 136), a été généralement approuvée.

(6) Θεοξένιων ἑορτὴ παρ' Ἑλλήτων οὕτως ἐπιτελοῦνται κατὰ τινὰς ὁρισμένους ἡμέρας (p. 91).

(7) *Schol. Pindari*, p. 90. Voir le décret de Paros, cité p. 11, note 4.

(8) Τὴν ἑορτὴν τὰ Θεοξένια, εἰς ἣν πολλοὶ ξένοι συνέρρου καὶ φιλοφρονήσεως ἤξουσιν (p. 91). — Διὰ τραπέζων ξενοδοχικῶν (p. 104).

(9) *Schol.*, p. 91.

Hercule (1) auraient assisté ainsi à la cérémonie que le génie poétique de Pindare a rendue immortelle, et il est probable que les invitations se faisaient au nom des Dioscures.

Le lit dressé en leur honneur figure aussi dans une légende de la Grande Grèce (2). Pendant la guerre des Crotoniates contre les Locriens, ces derniers, qui étaient les plus faibles, résolurent d'envoyer une députation à Sparte pour demander des renforts. Les Spartiates promirent d'envoyer les Tyndarides à leur secours; l'ambassade accepta, et après avoir célébré un sacrifice de bon augure, elle fit dresser sur le pont du navire *une kliné* destinée à recevoir les divins alliés (3).

En Italie, où le culte des Dioscures jouissait d'une immense popularité, on signale des usages analogues au rite grec. Un *pulvinar Castoris* se trouvait à Tusculum, et l'on avait l'habitude d'y déposer une couronne d'herbes (*struppus*), en guise d'offrande (4).

Quant aux Théoxénies célébrées à Delphes, à Pelléné en Achaïe, ou dans les îles de Ténos et de Rhodes, je ne les citerai que pour établir un rapprochement. Instituée en l'honneur d'Apollon et de sa mère, la fête de Delphes avait lieu vers l'équinoxe du printemps (5); le maraîcher qui apportait le plus gros poireau à Latone y recevait une part du repas sacré (6). La même récompense, une *belle portion* (*καλή μερίς*) de vin et de vivres, avait été accordée à Pindare et à sa postérité; nous connaissons même le billet d'invitation qu'on lui écrivait à cette occasion et qui était ainsi conçu : « Pindare, le poète lyrique, ira dîner avec le dieu » (7).

Après cette revue successive des textes et des monuments, il convient de les envisager d'une façon générale et de tirer les dernières conclusions de l'ensemble des matériaux que nous avons pu réunir.

Dans la règle, les dieux assistent, invisibles, aux solennités religieuses : les Dioscures sont censés s'asseoir en personne à leur fête (8). Le lit de repos qu'on leur dresse rappelle les lectisternes que la ville de Rome, depuis le commencement du IV<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne, préparait, dans des cas exceptionnels, aux divinités d'origine grecque (9). Le lectisterne n'est donc autre chose qu'un usage hellénique (10), imité par les Romains. Eux aussi pratiquaient, le jour de cette fête, une hospitalité sans limites.

(1) *Schol.*, p. 103 (v. 61).

(2) DIODORÉ, VIII, 32 (t. I, 327, éd. Didot).

(3) *καλλιερήσαντες ἔστρωσαν τοῖς Διοσκούροις κλίνην ἐπὶ τῆς νηός.*

(4) FESTUS, p. 313<sup>a</sup>, éd. K. O. Müller.

(5) Le mois delphique Θεοξένιος ou Θεοξένιος correspond au mois attique d'Elaphébolion.

(6) ATHÉNÉE, IX, p. 372 (fragment de Polémon).

(7) Πίνδαρος ὁ μουσεικὸς παρὶς πρὸς τὸ δεῖπνον τῷ θεῷ. EUSTATIUS, *Prolegomena Pind.*, § 27; PLYTARQUE, *De sera numinis vindicta*, XIII (t. I, p. 674, éd. Didot); L. SCHMIDT, *Pindars Leben*, p. 13.

(8) PARSANIAS, IV, XXVII, 2. — *Schol. Pind.*, p. 31 : ὥς ἀπὸν τῶν θεῶν ἐπιτηρόντων (et non ἐπιδ.) ταῖς πόλεσι.

(9) Plus tard aux dieux indigènes. MARQUARDT, *Handbuch*, t. IV, 53-54, 58, 74.

(10) TITE-LIVE, XXI, 62, parle d'un lectisterne à Caere. Ce passage est resté inconnu à M. Rolin, qui a essayé (*Revue archéologique*, 1867, t. I, 403-415) de prouver l'origine étrusque du lectisterne, en s'appuyant sur des monuments qui sont étrangers à notre sujet.

Pour symboliser la présence des dieux, on posait leurs simulacres sur des lits, en ayant soin de secouer de temps en temps les coussins, afin que les hôtes fussent couchés plus mollement (1). Un seul lit suffisait à deux personnes; une table mise à la portée des invités, était chargée de leurs mets favoris.

Cette façon de traiter les idoles comme si elles vivaient et qu'elles fussent pourvues de sens et de sentiments, repose sur l'essence même de la religion ancienne. Celui qui espérait l'arrivée d'une divinité conviée à quelque festin, devait chercher tous les moyens de lui plaire et de lui rendre agréable le séjour sous son toit. Même les papyrus magiques, qui datent d'une époque relativement basse, ont conservé le souvenir de cette pieuse coutume. Dans celui de Berlin, un trône, recouvert d'une étoffe précieuse, est destiné à Apollon (2); et on recommande expressément d'orner de tapisseries la maison et de préparer un repas avec du vin pour régaler le dieu qu'on désire voir apparaître (3). De nos jours encore, lorsque, la veille de la Pâque, les juifs attendent leur Messie, ils ont soin d'apprêter *un lit*, et de verser un verre de vin pour le prophète Elie. C'est là le dernier vestige des Théoxénies.

## II

### UNE AMAZONE ETHIOPIENNE

Le sujet de la seconde planche est beaucoup moins compliqué, et cependant je ne me dissimule pas que je ne réussirai guère à en interpréter toutes les particularités avec la même certitude et la même abondance de preuves. Quand les auteurs anciens nous font défaut, nous avons beau suppléer à leur silence par les inductions les plus plausibles, on n'invente pas les faits, et il serait téméraire de les reconstruire au moyen de simples analogies. Ici encore, comme cela nous arrive souvent, il vaut mieux avouer notre incompetence que d'anticiper sur les découvertes de l'avenir.

Cette peinture, un peu endommagée, décore la panse d'un *alabastron*; l'artiste, si tant est qu'il mérite cette qualification, n'a employé que trois couleurs : le noir,

(1) ARNORIUS, VII, 32 : « Habent enim dii lectos atque, ut stratis possint mollioribus incubare, pulvinorum tollitur atque excitatur impressio. » — Voir la lampe en terre cuite, publiée dans le Dictionnaire de RICH, p. 356. 400. éd. Didot.

(2) PARTHEY, *Zauberpapyrus*, p. 161.

(3) *Ibid.*, p. 131.

un ton bistré pour les broderies, et le blanc qui sert de fond. Quant au style et au dessin, ils tiennent de l'école ancienne.

Une Amazone, brandissant de la main droite une petite hache, se dirige, en détournant la tête, vers un palmier devant lequel se trouve une espèce de tabouret. Son costume, très-pittoresque, se compose d'un pourpoint à longues manches et d'une paire d'anaxyrides brodées, d'un chiton de toile soigneusement plissé, et d'une cuirasse. L'arc et le carquois sont suspendus à sa hanche; une pièce d'étoffe carrée, brodée sur les bords, est jetée sur son bras gauche étendu et lui sert à la fois de manteau et de bouclier. Elle a la tête et les pieds nus; ses cheveux bouclés retombant sur la nuque lui donnent l'aspect d'une jeune fille.

Le tabouret, posé devant l'arbre, est consolidé au moyen d'une traverse. Ce meuble, quoique de modeste apparence, forme la clef de voûte de mon interprétation; il représente indubitablement une de ces tables à sacrifices qu'on avait l'habitude de placer auprès des idoles (1) pour y déposer les offrandes. Le palmier est par conséquent un arbre sacré, un objet de culte, que l'Amazone paraît vouloir abattre, à moins qu'elle ne vienne faire acte d'adoration. Ses mouvements sont trop incertains pour que nous puissions deviner ses intentions. Il n'est pas moins difficile de dire si l'arbre indique simplement un paysage (2) ou si c'est là un de ces palmiers célèbres dans l'antiquité asiatique, tel que celui de la cour intérieure du palais royal de Priam (3). Les Amazones ayant joué un rôle important au siège de Troie, je ne serais pas éloigné d'admettre cette dernière hypothèse. Du reste, rien de plus risqué que de rattacher des sujets insuffisamment caractérisés à des sujets connus.

En examinant, il y a quelques années, la collection de la ville de Compiègne, mon ami, M. A. Oppermann, toujours si dévoué aux intérêts de l'archéologie, découvrit un vase (4) presque pareil à celui de Kameiros. C'est également un alabastron à fond blanc; le dessin, imité de l'ancien style, a un ton bistré, comme les peintures des lécythus athéniennes de la belle époque. Je n'ai pas besoin d'insister sur les variantes des petits détails; la cuirasse de l'Amazone est moins ornementée, le ceinturon ( $\zeta\omega\sigma\tau\acute{\eta}\rho$ ) plus large, les épaulières, le chiton, l'arc et le carquois manquent; l'étoffe des manches et des anaxyrides, avec ses raies verticales et agrémentées de globules ( $\sigma\tau\acute{\epsilon}\gamma\mu\alpha\tau\alpha$ ), est d'une plus grande simplicité; le manteau, au contraire, est garni de franges. Mais ce qui donne à ce petit tableau (*voir la vignette, p. 16*) une valeur inappréciable, c'est le type de la femme; en effet, qui hésiterait un moment à y reconnaître une négresse? Son teint noir, son front proéminent, son nez épaté, ses

(1) БÖTTICHER, *Baumkultus*, pl. 16.

(2) Palmier derrière une Amazone. Vase de l'Ermitage. СЕРНАСИ, *Compte rendu*, 1864, p. 5. 20. *Vasensammlung*, t. I, n° 98.

(3) Vase Vivenzio.

(4) Il porte le n° 1316.

lèvres charnues, ses cheveux crépus (σὺλθθριξ) ne permettent pas d'équivoque. Un poème (1) attribué à Virgile décrit, en deux lignes, une femme de cette race :

*Afra genus, tota patriam testante figura,  
Torta comam, labroque tumens et fusca colore*

Quel que soit le nombre des Amazones — et il est incalculable — que nous rencontrons sur les monuments, il ne s'en est pas encore trouvé une seule qui porte le type éthiopien. Toutes celles qui concourent à la défense de Troie, sont d'origine asiatique. Parfois, mais rarement, Memnon est suivi d'un cortège de négrillons, ou bien les poètes et les rhéteurs se permettent des allusions à son teint noir (2); néanmoins



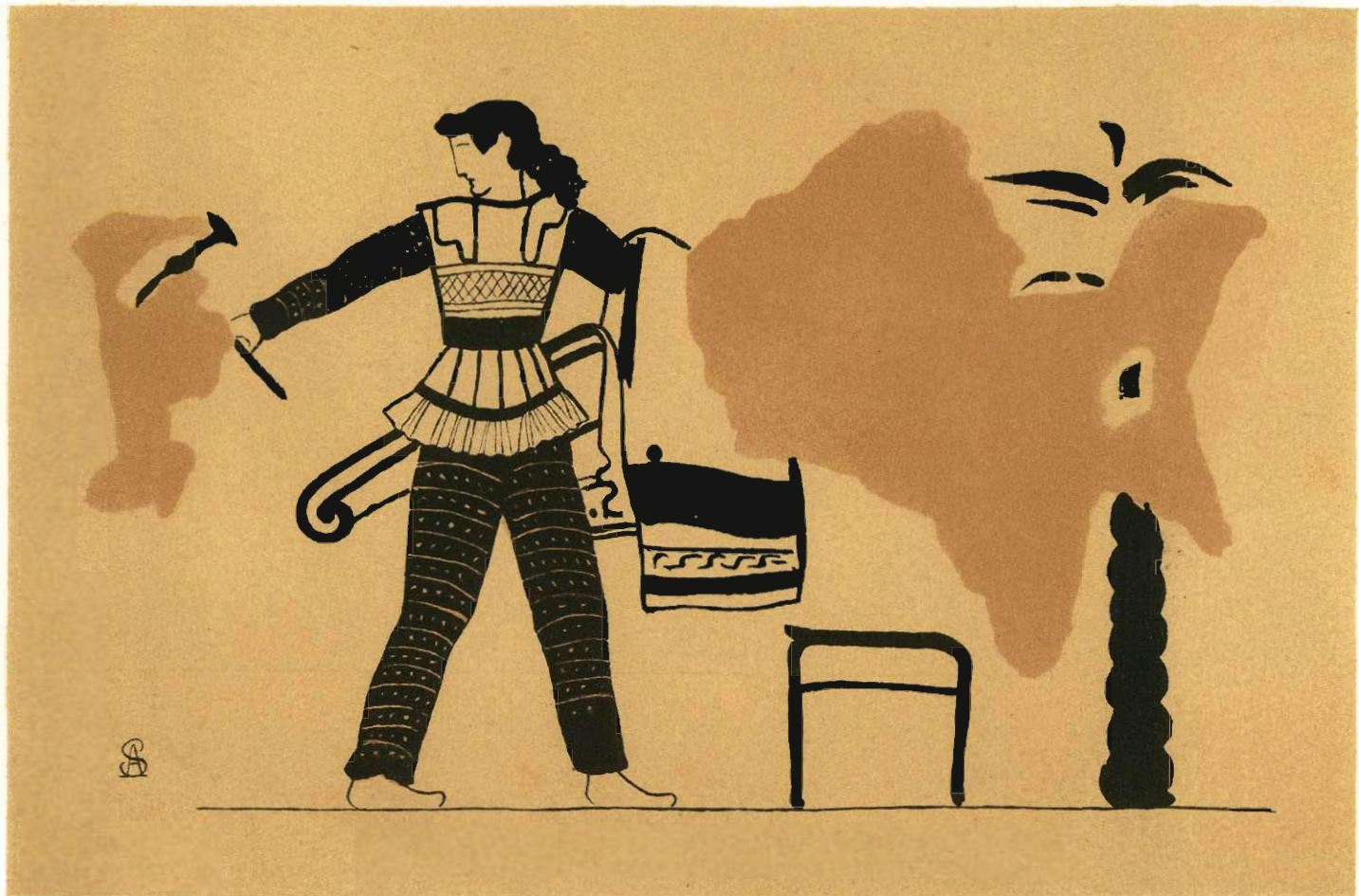
Alabastron du Musée de Compiègne.

aucune des œuvres d'art antique, dans lesquelles on a voulu voir le fils d'Eos représenté sous les traits d'un Ethiopien (3), ne se prête à cette explication. Le vase de Compiègne nous enseignerait donc un fait nouveau, s'il était prouvé que l'Amazone-négrresse eût pris part à la campagne de Memnon. Malheureusement, rien n'est moins certain. Mais les savants qui pensent que le poème épique d'Arctinus, intitulé *l'Ethiopide*, pourrait bien faire double emploi avec *l'Amazonide*, attribuée à Homère, ont dès à présent une probabilité de plus à l'appui de leur hypothèse ingénieuse.

(1) *Moretum*, v. 32. 33.

(2) LÖWENHERZ, *Die Äthiopen der allclassischen Kunst*, p. 40-45.

(3) ПАНОВКА, *Delphi und Melaine*, pl. n° 10. 11 (13-14).





D'après les auteurs grecs (1), les Amazones d'Afrique étaient les plus anciennes de toutes. Elles habitaient une île située dans un lac imaginaire, aux environs de l'Atlas, peut-être une des îles de l'Océan échelonnées le long de la côte occidentale (2). Les Ethiopiens que l'on voit, plus tard, acheter aux marchands phéniciens des poteries d'Athènes (3), sont cités comme leurs voisins. Mais on ajoute que le royaume de cette tribu guerrière ne fut pas de longue durée et que, bien avant l'époque de la guerre de Troie, il avait déjà cessé d'exister. Le nom du pays, Hespéra, rappelle la légende des Hespérides que les peintres de vases représentaient aussi quelquefois sous les traits de femmes noires.

Un troisième *alabastron* de cette catégorie et pareil, de tout point, à celui de Kameiros, fut extrait, en 1868, de la même nécropole. Il appartient à M. Parent, dont la collection n'est plus visible; autant que je puis me rappeler, sa conservation ne laisse rien à désirer. On sait combien les répétitions des mêmes figures sont rares sur les vases peints; la poterie primitive seule fait exception à cette règle en joignant à une innombrable variété de formes une sobriété, pour ne pas dire une monotonie de motifs d'ornementation qui nous étonne à juste titre.

Mais là ne s'arrête pas la liste que je suis en mesure de dresser. Il y a quelque temps, j'ai eu l'occasion de voir au Louvre, dans un des magasins du département des Antiques, un *alabastron* semblable dont on ignore la provenance. Le vase représente une Ethiopienne tenant à la main gauche son arc, de l'autre sa hachette; son pantalon est identique à celui du vase de Compiègne; quant au manteau, elle le porte en écharpe sur les deux bras. Au pied du palmier, on voit, en dehors de la table à offrandes, les traces d'un objet indistinct. Vers la même époque, M. Heydemann a eu l'occasion d'étudier chez M. Barone, à Naples (4), un cinquième *alabastron* de ce genre. D'après la description qu'il en donne, on voit sur cet exemplaire, plus complet que les autres, « un Ethiopien (?), au nez camus, peut-être Memnon (?), portant à la main un arc et une flèche. Près de l'arbre se trouve un casque (!) et un coffre ou un siège. »

Après avoir fait observer que ce vase était fort remarquable sous le rapport de la fabrication, attendu que l'artiste avait enlevé au grattoir le vernis noir de la surface en ayant soin d'y ménager la figure, M. Heydemann s'est demandé si ce ne serait pas plutôt un travail moderne. En effet, les faussaires italiens ont eu souvent recours à ce procédé pour duper les amateurs; mais, cette fois, les doutes ne me paraissent pas justifiés. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter un regard sur ma deuxième planche. Les taches qu'on y aperçoit sont la couleur naturelle de l'argile, aujourd'hui

(1) Dionysios de Mytilène (Dionore, III, 52-55) et Zenothemis (Schol. Apollonii Argonact., II, 965).

(2) MORITZMANN, *Die Amazonen*, p. 27-50.

(3) SYLLAX, *Periplus*, p. 94, éd. Didot (*Geographi minores*, t. V).

(4) *Journal archéologique de Berlin*, 1869, p. 36 (n° 10).

dépourvue de son enduit primitif. Sous ce rapport, l'alabastron du Louvre est plus intéressant encore; le fond blanc qui devait protéger la terre contre l'humidité est complètement tombé, pour ne laisser que de faibles traces adhérentes aux contours de la figure. C'était une pellicule très-légère, sans consistance, et qui n'a pu résister aux influences destructives du temps, alors que la peinture, plus épaisse, mieux empâtée et mieux durcie au feu, n'a subi aucune altération. Il est curieux de constater que trois vases, décorés du même sujet et provenant, si je ne me trompe, de la même fabrique, soient atteints de la même maladie. Dans tous les cas, la série d'exemplaires que nous venons d'énumérer forme un groupe jusqu'à présent unique dans l'histoire de la céramique grecque, et ce n'est pas là leur moindre titre à l'attention des antiquaires.

*Paris, 1<sup>er</sup> Octobre 1870 (14<sup>e</sup> jour du siège).*



ΟΙ ΑΣΜΕΓΑΛΟΙΣ ΑΝΑΛΥΤΟΝ ΕΙΤΕΙ

## SOMMAIRE

	Pages
I. THÉOXÉNIE DES DIOSCURES. . . . .	5
Lécythus du Musée Britannique, pl. I.	
Bas-Relief du Louvre, pl. III.	
II. UNE AMAZONE ÉTHIOPIENNE. . . . .	14
Alabastron du Musée Britannique, pl. II.	
Alabastron du Musée de Compiègne. . . . .	16

